

LE

RECUEIL LITTÉRAIRE

RELIGION—HISTOIRE—ECONOMIE SOCIALE—LITTÉRATURE—SCIENCES,
BEAUX-ARTS—BULLETIN—BIBLIOGRAPHIQUE.

15^e LIVRAISON.

SOMMAIRE.

| | |
|---------------------------------|-----------------|
| OCTAVE FEUILLET..... | *** |
| JOUR DES MORTS..... | RÉMI TREMBLAY |
| L'AVENIR DE LA FRANCE..... | A. GUIBÉ |
| LA FEMME..... | RODOLPHE BRUNET |
| ESSAI PHILOSOPHIQUE..... | HORACE DAVID |
| CHRONIQUE..... | J. DE LORDE |
| L'AMOUR DE JACQUES (roman)..... | CHARLES FUSTER |

PIERRE J. BÉDARD, DIRECTEUR.



MONTREAL
IMPRIMERIE DU RECUEIL LITTÉRAIRE
P. BÉDARD, Propriétaire.
170, RUE ST-LAURENT,
—
1891

Renseignements.



LE RECUEIL LITTÉRAIRE est bi-mensuel et paraît par livraisons de 24 pages, renfermant en outre un portrait et une splendide gravure de fantaisie.

Les prix de l'abonnement sont :

POUR LE CANADA

Un an.....\$2.00
Six mois.....\$1.00
Quatre mois.....70 cts

POUR L'ÉTRANGER

Un an.....12 frs
Six mois.....6 frs
Quatre mois.....4 frs

Tout abonnement est invariablement payable d'avance.

Notre revue n'est pas une spéculation. Si nous recevons du public un encouragement suffisant, nous augmenterons le nombre de pages sans augmenter le prix de la souscription.

Aucun travail ne sera admis s'il est excellent pour le fond comme pour la forme, et s'il n'est signé d'un nom responsable.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus.

Les signataires des articles gardent la responsabilité des idées qu'ils y émettent.

Il sera fait mention, dans le Bulletin Bibliographique du RECUEIL LITTÉRAIRE des ouvrages nouveaux dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction.

ANNONCES

10 cents la ligne, première insertion — 5 cents la ligne, insertions subséquentes

Toute annonce à long terme se traite à forfait.

Une annonce dans une revue offre beaucoup d'avantages. Le journal aussitôt lu, se déchire ; une revue se prête, se garde, et devient ainsi un agent précieux de réclame.

Toutes les communications concernant la Rédaction et l'Administration seront adressées à **M. Pierre Bédard, 192 rue Saint-Hubert, Montréal.** Téléphone Bell 6363. Boîte Poste 1436.

L. A. BERNARD, Pharmacien

Autrefois chez R. J. Devius.

Les communautés religieuses, les médecins et le public trouveront à sa pharmacie les différents produits chimiques et les préparations pharmaceutiques en général.

Les ordonnances des médecins ne sont préparées que par des licenciés en pharmacie.

1882, RUE SAINTE-CATHERINE, 1882.

DEPOT DE SANGSUES POUR LA PROVINCE

JOSEPH LAMOUREUX

MARCHAND TAILLEUR

No 1601 RUE SAINTE-CATHERINE

W. LAMOUREUX, - MARCHAND DE CHAUSSURES

1599 RUE SAINTE-CATHERINE

LOUIS BEDARD

Notaire et Commissaire

- BUREAU -

1582 Rue Notre-Dame

MONTREAL.

Résidence : 109 rue Saint-Hubert.

EDMOND HARDY

ÉDITEUR ET IMPORTATEUR DE MUSIQUE

FOURNISSEUR - DES - PENSIONNATS - CATHOLIQUES

Musique pour tous les instruments

Seul agent pour les célèbres instruments de Fanfare et d'Harmonie de la
Maison C. MAHILLON de Londres et Bruxelles

1615 Rue Notre-Dame, Montreal

J. ALCIDE CHAUSSÉ, Architecte

No 1541 Rue Sainte-Catherine, Montréal

Téléphone Bell 6930

LE REMEDE DU
PERE MATHIEU



L'ANTIDOTE DE L'ALCOOL ENFIN TROUVE!
ENCORE UNE DECOUVERTE!

LE REMEDE DU PERE MATHIEU

guérit radicalement et promptement l'intempérance et déracine tout désir des liqueurs alcooliques. Le lendemain d'une fête ou de tout abus des liqueurs enivrantes, une seule cuillerée à thé fera disparaître entièrement la dépression mentale et physique. C'est aussi un remède certain pour toute Fièvre, Dyspepsie, Torpeur du Foie, ayant une cause autre que l'intempérance.
Vendu par les Pharmaciens, \$1.00 la bout.

S. LACHANCE, seul propriétaire,
1538 et 1540 Rue Ste-Catherine, Montreal.

ÉMILE DEMERS.

ÉMILE TRUDEL.

TRUDEL & DEMERS

— **LIBRAIRES** —

Papeterie, Livres Blancs, Livres d'École, Fournitures d'École, Papier de Fantaisie, Articles de Bureau, Blancs d'Avocat, Impression et Reliure.

1611, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

TELEPHONE BELL 9014.

ETABLI EN 1867

L. C. de TONNANCOUR

MARCHAND TAILLEUR

8 RUE SAINT-LAMBERT, MONTREAL

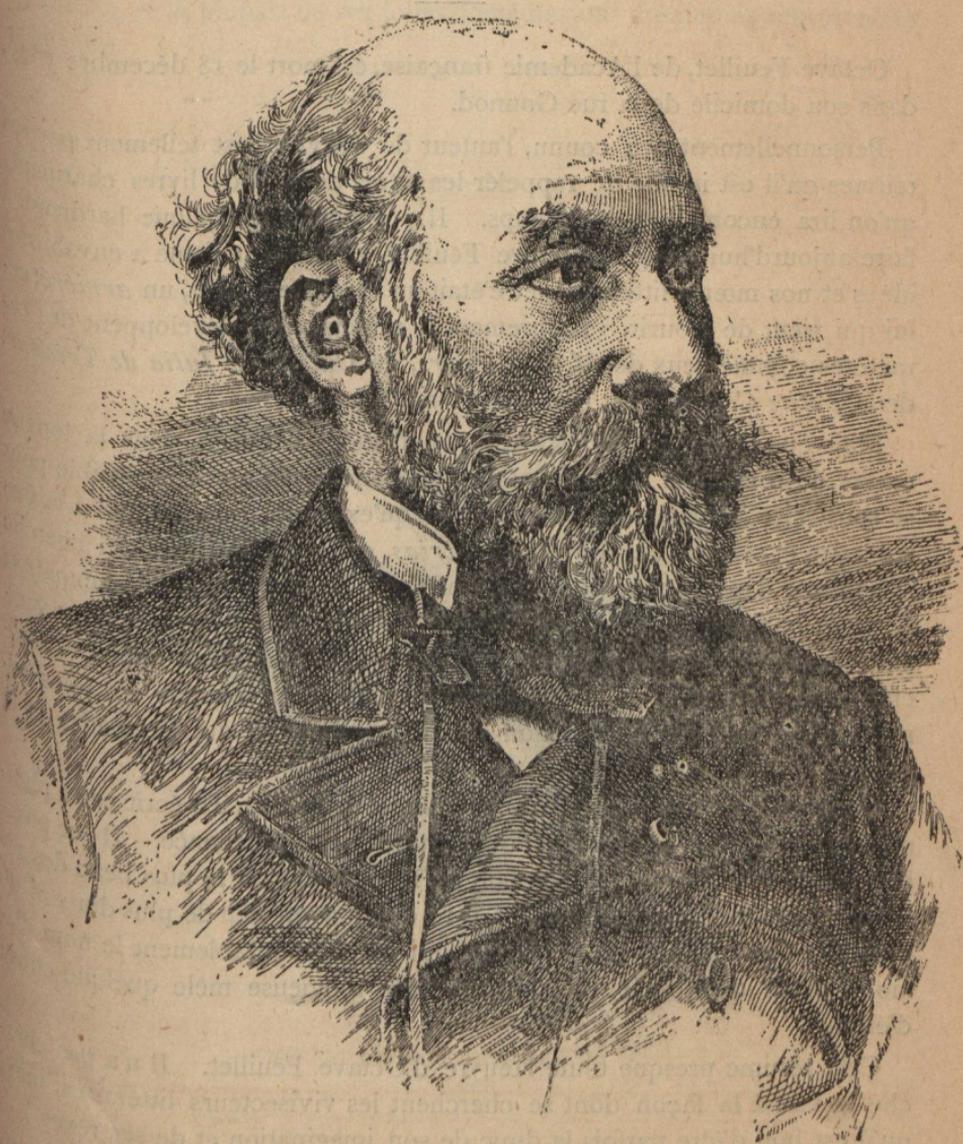
Toujours en Magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de patrons les plus nouveaux.

FERRONNERIE

POUR BATISSES, COUPELLERIE, OUTILS DE MENUISIERS
SCULPTEURS, MAÇONS, BRIQUETIERS

Ainsi que l'assortiment le plus complet et le plus nouveau de FOURNITURES
DE MAISON chez

L. J. A. Surveyer, 6 Rue St-Laurent



OCTAVE FEUILLET.

OCTAVE FEUILLET.

Octave Feuillet, de l'Académie française, est mort le 18 décembre 1890, dans son domicile de la rue Gounod.

Personnellement peu connu, l'auteur de *Sibylle* l'est tellement par ses œuvres qu'il est inutile de rappeler les titres de tant de livres charmants qu'on lira encore bien longtemps. Il y a pourtant quelque hardiesse à faire aujourd'hui l'éloge d'Octave Feuillet. Le naturalisme a envahi nos idées et nos mœurs littéraires, et c'était un idéaliste ardent, un *arriéré*, celui qui vient de mourir. Assurement le milieu où se développent des caractères comme ceux de *M. de Camors*, de *Dalila*, de *Julia de Tréceur*, de la *Petite Comtesse* est loin d'être vrai.

Mais que de pages délicieuses, que d'études exquises, dans la longue œuvre du romancier spiritualiste ! Qui donc serait assez insensible pour se soustraire à l'attraction sympathique qu'exerce la personnalité à la fois si tendre et si pure de *Sibylle de Férias*, cette jeune vierge qui cherche le bonheur dans les perfections de l'infini ? Et c'est là une préoccupation favorite, une thèse sur laquelle Octave Feuillet aime à revenir, en y variant, comme à plaisir, les virtuosités de son style élégant et raffiné : l'association de l'amour et de la foi dans le mariage, la perception des joies humaines, doublée par l'expansion de l'idée religieuse qui la poétise et la purifie.

Dans un de ses romans, *Histoire d'une Parisienne*, il a écrit cette phrase charmante : " Le mariage, c'est l'amour par excellence. Il est possible que l'amour dans le mariage soit un rêve, mais c'est le plus beau des rêves, et s'il se réalise, même à demi, il ne doit y avoir rien de plus doux ni de plus élevé au monde. Il est le seul qui mérite véritablement le nom d'amour, parce qu'il est le seul auquel l'idée religieuse mêle quelque chose d'éternel."

Cela résume presque toute l'œuvre d'Octave Feuillet. Il n'a pas cherché le vrai à la façon dont se cherchent les vivisecteurs littéraires, mais qu'il est bon d'être parfois la dupe de son imagination et de ses rêves !

M. Octave Feuillet était né en 1821 et il débuta dans la littérature en 1845. Il avait remplacé Scribe à l'Académie française le 3 avril 1862. Il était officier de la Légion d'honneur. Ses principales œuvres sont, en roman : *Sibylle*, le *Roman d'un jeune homme pauvre*, *Julia de Tréceur*,

la *Petite Comtesse*, les *Amours de Philippe*, *Histoire d'une Parisienne*, *M. de Camors*, *Honneur d'artiste*, etc. En théâtre, le *Sphinx*, *Un roman parisien*, *Chamillac*, *Echec et mat*, etc... Ses charmantes *Scènes et Proverbes*, que publia la *Revue des Deux-Mondes*, avaient commencé sa réputation, et la plupart de ses jolies comédies ont été depuis représentées au théâtre.



LE JOUR DES MORTS

Le soleil avec peine a percé la nuit sombre ;
Par un temps orageux,
Se lève un jour blafard, enveloppé dans l'ombre,
Sous un ciel nuageux.
Les beaux jours sont passés. Quelques feuilles jaunies.
Tourbillonnent aux vents ;
La bruyère n'a plus de douces harmonies,
La mort parle aux vivants.
Entendez-vous gémir la plainte sépulchrale
De la nature en deuil ?
Il semble qu'en ce jour la voix de la rafale
Procède du cercueil.
Les plantes ont vécu ; la sève nourissante
Retourne vers le sol,
Comme le corps humain, dépouille repoussante,
Quand l'âme a pris son vol.
Car de l'homme orgueilleux le séjour sur la terre
Est, dans l'éternité,
Aussi court que celui de la plante éphémère
Qui meurt avec l'été.
La terre est une tombe, un vaste cimetière
Où dorment nos aînés.
A peine reste-t-il de mainte race altière,
Quelques os décharnés.
De l'Aurore au Couchant, de l'Equateur aux Pôles,
Déjà le genre humain
Jonche de ses débris d'immenses nécropoles
Où nous serons demain.
Aujourd'hui, l'œil en pleurs, nous pensons à nos frères
Qui nous ont devancés ;
Nous offrons au Très-Haut nos vœux et nos prières
Pour nos chers trépassés.
Et ces êtres chéris, joyeux de voir notre âme
Fidèle au souvenir,
Sur nos tendres regrets versent comme un dictame,
L'espoir en l'avenir.
Dieu grava dans nos cœurs un sentiment suprême
Qui survit au trépas :
Au delà du tombeau, comme ici bas, l'on s'aime,
Car l'amour ne meurt pas.

Des nuages d'encens, sous les sacrés portiques,
Exhalent leurs parfums,
Nous croyons voir flotter, grandes ombres mystiques,
Les âmes des défunts.
Les murs drapés de noir répandent les ténèbres
Dans le temple de Dieu ;
Les morts, se relevant de leur couches funèbres,
Vont prier au saint lieu.
Ils mêlent leurs accents aux ardentes prières
Des vivants, nés mortels,
Heureux de retrouver leurs amis et leurs frères
Aux pieds des saints autels.

RÉMI TREMBLAY



L'AVENIR DE LA FRANCE

Que va-t-il arriver ? Ce flot humain animé d'un amour immense pour son pays, ces gardes nationales, ces armées de volontaires, ces bataillons mal encadrés et sans cohésion aucune, culbutent et rejettent chez eux les armées coalisées, étonnées de retrouver l'ancienne France avec toute sa valeur et son énergie indomptable. L'illustre Vauban avait légué à son pays une frontière de fer et dans le conseil du Salut Public se trouvait un homme, son fidèle disciple, qui connaissait, qui appréciait son œuvre. C'était l'aïeul du digne Président actuel de la République Française, c'était Carnot, si bien nommé l'organisateur de la Victoire !

En dépit de son terrible hiver, l'année 1794 vit le triomphe complet des armées françaises ; la République gagna sa frontière naturelle ; nos armées bivouaquèrent dans les cantonnements de Clovis et de Charlemagne ; le drapeau tricolore allait flotter pendant 20 ans sur les villes rhénanes !

Ce fut alors que parut Napoléon Bonaparte. La guerre va être érigée en principe par l'ambition du Grand homme qui voulait faire ce qu'il fit de la France, la première nation du monde ; et, en 1801, le cadre naturel de l'ancienne Gaule va se trouver rempli. Jamais notre patrie n'eut une position si grande et si nette qu'à cette époque. La France n'avait plus qu'à se reposer, elle n'avait plus qu'à fondre dans sa bienfaisante unité, les fragments des peuples nouvellement admis dans son sein, enfin elle n'avait plus qu'à se faire bénir et aimer !

Il n'en fut pas ainsi, et l'on ne peut songer à cette position de la France en 1801 sans un profond serrement de cœur ! Car, qui sait si notre pays retrouvera jamais cette position, cette fortune cette heure unique dans son histoire !

Cédant à son indomptable ambition et à son aveugle foi dans ce qu'il appelait son étoile, Napoléon porte le fer et le feu de tous côtés et à partir de 1807 " l'histoire de France devint, dit Dussieux, quelque chose d'insensé " qui se termine par d'épouvantables désastres ! "

Cet homme, qui ne souffrait pas la contradiction, pouvait encore sauver la France en 1813, car une paix honorable lui était offerte ; mais Napoléon refusa toutes les propositions des alliés : " Vous n'êtes pas soldats, dit-il à " un plénipotentiaire ennemi, vous ne savez pas ce qui se passe dans " l'âme d'un soldat. J'ai grandi sur les champs de bataille et un homme " comme moi, se soucie peu de la mort d'un million d'hommes. "

Il s'en souciait peu en effet car il a usé ou plutôt détruit cinq armées, c'est

à-dire, 2,700.000 hommes dont 360.000 pendant le Consulat et 2,340.000 au cours de l'Empire, sans compter le nombre de soldats étrangers, appelés sous les drapeaux, pendant la période impériale, nombre qui n'est pas éloigné d'un million. Total sans exagération : 3,700.000 hommes.

Malheur au pays qui s'est livré et qui s'est abandonné à un tel homme !

L'armée ne sera plus entre ses mains un instrument utile à la patrie ; elle ne servira, comme les autres forces de la nation, qu'à fonder, augmenter et défendre la gloire du conquérant ; toutes les cruelles levées rendues nécessaires par les vides horribles qu'aura fait la mitraille dans les régiments n'auront pour but que de satisfaire l'ambition d'un capitaine qui veut être maître de l'Europe, pour en fin de compte aboutir à ce résultat que la France soit dépeuplée, démembrée, excécérée par l'Europe entière

Il était déjà trop tard pour exhaler avec fureur, ces plaintes que faisait entendre le César des temps modernes peu de jours avant de partir pour l'Ile d'Elbe : “ La France sans frontières, quand elle en avait de si belles ; c'est ce qu'il y a de plus poignant dans les humiliations qui s'accumulent sur ma tête... La laisser si petite après l'avoir reçue si grande ! ”

On l'a suffisamment remarqué, à côté des jours de gloire il y a de nombreux jours de misère ; souvent même la misère et la gloire marchent de pair. Jamais pareille vérité ne reçut son application d'une façon plus éclatante qu'à la fin de l'Empire.

Lorsque la coalition avait mis ses armées en mouvement, elle avait excité l'enthousiasme de ses soldats, par des proclamations furibondes contre la France, en les conviant au sac de la nouvelle Babylone, en leur montrant le partage et le démembrement de la France, cette ennemie commune du genre humain.

“ Il faut exterminer, disaient les Allemands, cette bande de brigands qu'on appelle l'armée française : il faut mettre hors la loi tout ce peuple sans caractère pour qui la guerre est un besoin. Le monde ne peut rester en paix tant qu'il existera un peuple Français. ”

Et de fait, les alliés, maîtres absolus de la France en 1815, pouvaient l'anéantir complètement ! Pourquoi ne le firent-ils pas ? Ah ! c'est qu'ils sentaient fort bien que la France était une des bases fondamentales de l'Etat Social, et que dans la destruction de la France, ils voyaient entre autres maux épouvantables, le germe de deux siècles de massacre, et même une plaie mortelle à la religion.

Ecoutez ces paroles que je cite avec d'autant plus de plaisir qu'elles émanent d'un étranger, Monsieur de Maistre : “ Dans la société des nations comme dans celle des individus, il doit y avoir des grands et des petits.

“ La France a toujours tenu et tiendra longtemps, suivant les apparences, un des premiers rangs dans la société des nations. D'autres nations ou pour mieux dire leurs chefs, ont voulu profiter contre toutes les règles de la morale, d'une fièvre chaude, qui était venue assaillir les Français, pour se jeter sur leur pays et le partager entre eux. La Providence a dit que non ! toujours elle fait bien, mais jamais plus visiblement à mon avis. ” Puis Monsieur de Maistre termine ainsi : “ Mon opinion se réduit à ceci : que l'empire de la coalition sur la France et la division de ce royaume serait un des plus grands maux qui puissent arriver à l'humanité ! ”

La France était donc encore sauvée et ce fut presque sous les yeux de 150.000 étrangers, dont la présence sur notre sol persista pendant 3 années, que la grande œuvre de la réorganisation militaire de notre pays fut entreprise. Tout était à recommencer, car l'Armée Française avait été licenciée et renvoyée dans ses foyers par ordre des gouvernements coalisés.

Pendant plus d'un demi-siècle, de 1815 à 1870, les révolutions vont se succéder, les dynasties vont passer, les ministres tomber comme les feuilles d'automne ! Mais la grande Patrie Française sera toujours debout, redevenue puissante et respectée, exerçant sur l'Europe une véritable magistrature, qu'il serait inutile de contester, dit un historien étranger.

Il serait injuste de ne pas dire quelques mots ici de la conquête d'Alger et de l'Afrique, qui créa de l'autre côté de la Méditerranée redevenue pour ainsi dire un lac français, une France sœur.

(*A suivre*)

LA FEMME.

S'il est un sujet charmant et agréable à traiter, c'est bien celui-ci !
La Femme ! quel nom magique, puissant, sentimental et attrayant !
On aime à l'entendre toujours et partout.

La femme a sa place marquée sur tous les degrés de l'échelle sociale ; qu'on la peigne mère, épouse, vierge ou enfant, elle demeure sans cesse la personnification de l'affection sincère et tendre, la compagne assidue, le conseil et le cœur de l'homme, le bonheur et la consolation des auteurs de sa vie, la joie, la douceur, la gaieté et le parfum du foyer.

La femme c'est le plus brillant diamant dont l'Univers soit paré ; c'est l'amour personnifié ; et avec ses nombreuses qualités, sa beauté sans égale, ses formes charmantes, ses grâces divines, elle semble être d'une essence au-dessus de l'humanité.

Est-ce notre cœur qui la fait si belle ?

Si c'est lui, il ne peut mentir, car il est le plus sincère interprète de nos pensées.

Depuis des siècles on révere, on acclame, avec enthousiasme, la femme, et, cependant les âges nous laissent toujours apercevoir quelque chose de nouveau, soit dans le dévouement incompréhensible d'une mère, soit dans l'affection vive et grande d'une épouse modèle et dévouée, soit dans l'amour constant et admirable d'une fiancée, où soit encore dans la sagesse précoce et dans la vertu héroïque et sublime d'une vierge.

Tous les sentiments font place à celui que la femme personnifie ; car l'amour c'est la femme, et la femme c'est l'amour !

Elle est le poème de la vie, et l'enchanteresse de la volupté :

Tout s'inspire à son nom, tout vibre à son verbe, tout chante dans sa voix.

Disons avec Victor Hugo :

“ Pour qu'atteignant au but où tout doit s'élever,
Chaque chose ici-bas prenne un attrait suprême,
Pour que la fleur embaume et pour que la vierge aime,
Pour que, puisant la vie au grand centre commun,
Sous le soleil qui luit, sous l'amour qui fascine,
Il faut, fleur de beauté, tenir par la racine,
L'une au monde idéal, et l'autre au monde réel,
Les roses à la terre et les femmes au ciel.”

L'âme de la femme est un merveilleux écrin rempli de trésors sans nombre.

Ceux qui n'ont jamais senti battre leur cœur au contact de la femme, sont ceux qui ne connaissent pas l'amour et le vrai bonheur qu'il donne.

Ainsi je m'étonne qu'une femme, Mademoiselle de Scudery ait écrit les vers suivants :

“ Contre Job autrefois le démon révolté
Lui ravit ses enfants, ses biens et sa santé ;
Mais pour mieux l'éprouver et déchirer son âme,
Savez-vous ce qu'il fit ? . . . Il lui laissa sa femme.”

Est-ce par modestie ou par humilité qu'elle eut la complaisance de mettre un tel bonnet sur sa propre tête ?

Je l'ignore, mais il est déplorable de constater que souvent, se sont les femmes elles-mêmes qui se brûlent ainsi un encens d'un nouveau genre !

Voici encore quelque lignes signées d'un autre nom moins connu, Mademoiselle L. S. :

“ La femme est de facheuse humeur,
Et près d'elle on ne trouve guère
Que deux seuls instant de bonheur :
Quand on l'épouse . . . et quand on l'enterre !”

Vraiment cela doit consoler le peu galant auteur de :

“ Souvent femme varie
Bien fol est qui s'y fie.
Une femme souvent
Est une plume au vent.”

O femme, noble femme, on oublie donc, la saveur de tes baisers, la douceur de tes consolations, la grandeur de ton dévouement, la richesse de ton cœur, et la volupté de ton amour ?

Mais non, car l'homme ne serait plus homme ; son culte pour elle démontre que l'image de la femme est toujours vivante dans tous les cœurs.

Comment ne pas aimer cet être charmant ? Comment rester insensible près de cette puissance mystérieuse et divine ?

Sa grâce et sa beauté vainquent toute résistance, et son amour transforme et divinise tout sentiment.

C'est la perle de la création et l'idéal que nous présente le voluptueux Amour.

Le cœur de la femme est une urne remplie de tendresse, d'espérance et d'amour.

On dit souvent : “ Tout ce fait, en ce monde, par la main d'une femme.”

Eh bien ! vénérons, dans la femme, l'amour, ce puissant moteur qui régit des pays, des gouvernements et des diplomates quelques grands et élevés qu'ils soient.

La femme, c'est l'incarnation vivante de presque tout ce qu'il y a de beau, de grand et de noble en ce monde.

Côte-à-côte avec l'homme, la main dans la main, confondant sa pensée, son cœur, sa volonté, ses désirs, ses penchants, son intelligence et même son âme, elle ne fait plus qu'un avec lui.

Elle va au devant de ses goûts, se complait à ses caprices, et cherche constamment, en y réussissant à merveille, à deviner celui qu'elle adore et pour qui elle voudrait toujours se sacrifier.

C'est la vigne de la création qui produit l'amour avec les ivresses du bonheur.

C'est l'étoile qui brille au ciel de la vie de l'homme.

La femme, c'est le foyer d'où partent les affections qui nous réchauffent et remplissent d'espérance au moment du doute.

C'est la fleur gracieuse qui nous grise de son doux parfum.

La femme, c'est encore la compagne adorée qu'il nous est permis de presser sur notre cœur, avec un baiser de suprême félicité.

Enfin, Dieu fit la femme pour l'homme, et depuis lors, l'un ne peut vivre sans l'autre.

A la femme, délicieuse nécessité, reconnaissons avec plaisir et justice les mérites que notre amour lui a déjà trouvés avec bonheur.

Saluons en elle, l'objet constant de nos plus intimes et plus voluptueuses pensées ; et souvenons-nous toujours que c'est elle, elle seule, qui fait battre notre cœur d'espérance et d'amour !

RODOLPHE BRUNET.



ESSAI PHILOSOPHIQUE

DE L'INDIFFÉRENCE EN RELIGION.

AU RÉV. M. H. BÉDARD P. S. S.



DÉSIREUX de répondre à l'invitation du directeur du RECUEIL LITTÉRAIRE, j'ai pensé qu'un sujet sérieux, serait bien accredité auprès de ses lecteurs.

Tous les jours, en effet, l'indifférentisme en religion gagne du terrain, étend sa sphère d'action, et exerce sa funeste influence sur les esprits et les cœurs.

Non content des grands centres intellectuels, l'indifférence accélère sans interruption sa marche progressive vers les municipalités environnantes, et après avoir semé les germes de l'irréligion au sommet de l'échelle sociale, l'indifférentisme redescend bien vite pour exercer ses funestes ravages sur les classes inférieures.

Qu'on ne s'imagine pas, cependant, que ce va-et-vient continuel n'a lieu que sur la vieille Europe, où l'on admet les principes les plus absurdes, où l'on prend fait et cause pour les utopies les plus chimériques en matière de religion ; non, malheureusement, l'expérience est là pour nous faire toucher du doigt que, même déjà sur notre planète, les indifférents sont plus nombreux qu'on ne serait porté à le croire tout d'abord.

Sans doute, que sur la jeune Amérique, destinée plus tard à devenir le centre de la civilisation de tous les peuples, et le terminus où doivent venir converger toutes les lumières intellectuelles, les eaux fécondantes de la Vérité éternelle coulent comme en nappes profondes.

Mais aussi, que de maux à constater, que d'erreurs à combattre, et, surtout que de précautions infinies à prendre pour conserver intacte et pure la foi inébranlable de nos aïeux.

Il est donc de la plus haute importance pour nous, Canadiens catholiques, d'opposer une barrière infranchissable à l'élément envahisseur, de déployer toute l'énergie dont nous sommes capables, et surtout d'inculquer à la jeunesse des principes solides qui la retiennent toujours dans le sentier du devoir, qu'ils aient l'âme sincèrement catholique et qu'ils soient toujours prêts à se dévouer pour leur patrie en danger.

Les quelques considérations que je désire émettre sur ce sujet pour-

raient s'arrêter sur le Canada en particulier, mais voulant généraliser la question, afin de mieux faire ressortir et mettre sous un jour plus clair, les avantages qu'offre une nation pratiquant la religion catholique, j'établirai ainsi notre thèse :

DE L'INDIFFÉRENCE EN RELIGION ET DE SES FUNESTES EFFETS.

Elle consiste à soutenir que toutes les religions sont également bonnes, que l'une n'est plus vraie, ni plus avantageuse aux hommes que les autres, que l'on doit laisser à chaque peuple et à chaque particulier la liberté de rendre à Dieu, tel culte qu'il lui plaît, ou même de ne lui en rendre aucun s'il le juge à propos. Comme on le voit, c'est la prétention commune des déistes.

Il n'entre point dans le cadre de cet ouvrage, de réfuter l'impiété des athées qui, encore plus prévenus que les déistes soutiennent que, toute religion quelconque est essentiellement mauvaise et pernicieuse aux hommes, qu'elle les rend insensés, intolérants, insociables.

C'est faire preuve de peu de raison d'avancer que toutes les religions sont également bonnes.

Il existe en effet, une seule vérité, qui, une fois rendue évidente à tous doit être leur compagne fidèle et préférée. Admettre l'assertion, toute gratuite des indifférents, c'est dire que Dieu approuve également le vrai et le faux, qu'il accepte et voit d'un œil bienveillant un culte qui est diamétralement opposé à ses attributs ; ce qui est absurde.

Et pour donner une consistance plus forte à cette première preuve : Dieu ordonne que l'homme, être moral, qui dépend de l'Être Suprême dans son existence, dont il est la cause, et dépend de Lui dans sa tendance dont il est la fin ; il ordonne, dis-je, que sa créature se serve de moyens capables de lui procurer sa fin dernière ; or, une religion qui est fautive, contraire à la raison, n'est pas en état de procurer des moyens qui tendent à rapprocher l'homme de sa fin qui est la perfection morale ; car du moment quelle est fautive, elle ne peut avoir Dieu pour auteur ; car il n'y a que l'Être Suprême qui puisse déterminer et assigner à sa créature raisonnable les moyens par lesquels elle puisse atteindre sa fin.

A ces deux premières preuves intrinsèques, que la Révélation vienne donner le coup mortel à nos adversaires. Approuver l'indifférence prêchée par les déistes, c'est supposer que Dieu approuve également le théisme et le polythéisme, les superstitions des idolâtres et le culte le plus raisonnable, les crimes les plus monstrueux par lesquels les nations aveugles ont prétendu l'honorer et les vertus dans lesquelles les peuples mieux instruits font consister la Religion.

C'est blasphémer évidemment contre la prudence et la sainteté de Dieu. Pour fermer la bouche à ces imposteurs d'une ignorance affectée et coupable, la Révélation en prenant la contradictoire soutient et prouve : que, depuis le commencement du monde, Dieu a prescrit aux hommes une religion, qu'il en a révélé la publication par Moïse et d'une manière encore plus authentique par Jésus-Christ lui-même ! (1)

Que si maintenant, un être, doué d'intelligence, pose des actes humains, comme si aucune religion n'existait, cet homme est désigné sous le triste nom d'impie.

Mais pour bien mettre en évidence, que c'est au Christianisme seul qu'on doit toutes les grandes améliorations qui, jusqu'à ce jour, ont eu lieu parmi les hommes établissons un parallèle entre les nations plongées dans la barbarie et l'ignorance, et les peuples pratiquant la religion catholique.

Suivant eux, la religion a fait son temps, elle n'est plus maintenant qu'une vieille tradition sur laquelle les peuples se traînent au lieu de marcher. A leurs dires, nos institutions sociales sont toutes corrompues, inaccessibles aux progrès ; qu'il faut faire table rase, jeter au gouffre du passé les bases religieuses et sociales sur lesquelles nous nous appuyons et marcher à la conquête de l'avenir avec des principes nouveaux en laissant à chacun liberté pleine et entière.

Quelles seraient les conséquences de ces principes ? Les voici en quelques mots :

L'histoire nous offre le douloureux spectacle des aberrations les plus tristes de l'orgueil humain ; je laisse la parole à l'abbé Belouino “ ces pauvres philosophes ont étalé à nos regards les pauvretés et les misères dans lesquelles l'esprit de la créature se perd, quand il veut s'isoler de la source éternelle de toute lumière et de toute vérité ; ils nous font l'effet de ces titans, de ces géants, qui font la guerre aux dieux de l'Olympe, ou bien encore, ils sont semblables à Icare qui se noie en voulant traverser les espaces interplanétaires, avec des ailes qu'il s'était faites ; il s'approcha trop près du soleil. Tel fût le sort des adversaires de la religion, tel sera aussi celui de ces réformateurs insensés, qui de temps en temps à travers les siècles, jettent quelques idées folles en pâture aux esprits superficiels, et qui s'abîment sans bruit et sans dommage pour le monde dans les flots de l'oubli. ”

Prétendre qu'une religion pure et vraie produit les mêmes effets qu'une religion fausse, équivaut à soutenir qu'il n'importe à aucune nation d'avoir une législation sage, plutôt que des lois vicieuses, puisque la religion fait

(1) Preuves tirées du dictionnaire théologique de l'abbé Bergier, 8 vols.

essentiellement partie des lois. Appliquez les lois les plus sévères et les meilleures pour régler les mœurs, si la religion peut les corrompre, ce sera peine inutile. Dans aucune histoire vous n'avez rencontré de bonnes lois chez un peuple, dont la religion était mauvaise. Examinons l'état des nations chrétiennes et le sort des peuples qui suivent de fausses religions. Vous n'allez pas me contester ce principe ; que la religion influe sur les lois, les mœurs, les usages et le gouvernement des nations.

Quelle stupidité et quel avilissement chez les Chinois, les Indiens, les Turcs et les sauvages ! Cherchez dans tous les peuples de l'antiquité, des exemples qui se reprochent, de ceux donnés par les martyrs ? Ah ! c'est que le Christianisme seul peut opérer sur les individus !

L'empire grec a bien pu être à la tête du monde par le savoir, par l'art, par l'intelligence ; que lui manquait-il ? Une religion saine et pure, aussi était-il corrompu par l'égoïsme, et tous les vices avaient droit de cité ; ils s'étaient implantés et avaient grandi, dévorant tout ce que le cœur humain renferme de bon, de noble et d'actif.

Un point essentiel manqua à la Grèce de Démosthène et à la Rome impériale, malgré son courage à la guerre, l'excellence de ses jurisconsultes ; ces deux empires n'avaient point cette charité, ce dévouement pour l'humanité toute entière ; c'est que le pauvre n'était point secouru par le riche, c'est que l'esclavage n'était point aboli, c'est enfin, parcequ'ils ne pratiquaient pas la religion catholique.

Le Christianisme seul pouvait opérer cette transformation radicale, de tirer les hommes de l'esclavage et de présenter un remède efficace à la société corrompue et décrépète. Une fille de Voltaire dinait un jour avec une fille de Saint-Vincent de Paul et dit au dessert : qu'est-ce que la dévotion et la mysticité peuvent ajouter au cœur d'une femme ?

— Ce que le sucre et la fleur d'oranger ajoutent à vos crèmes, lui fut-il répondu.

D'autres impies ont soutenu que la religion doit être relative au climat, au caractère particulier de chaque peuple, que la même religion ne peut pas convenir dans toutes les parties de l'univers. La meilleure réponse à leur donner, je la trouve dans le livre de Benjamin Constant.

“ La religion, dit-il, est le centre commun où se réunissent au-dessus
“ de l'action du temps et de la portée du vice toutes les idées de justice
“ d'amour, de liberté, de piété qui dans ce monde d'un jour composent la
“ dignité de l'espèce humaine. Elle est la tradition permanente de ce
“ qui est beau, grand et bon à travers l'avilissement et l'impiété des siècles
“ la voix éternelle qui répond à la vertu dans sa langue, appelle du pré-
“ sent à l'avenir de la terre au ciel ; le recours solennel de tous les oppri-

“ mès dans toutes les situations, la dernière espérance de l'innocence qu'on immole et de la faiblesse qu'on foule aux pieds. ”

Et depuis dix-huit cents ans, le Christianisme n'a-t-il pas produit les mêmes effets, dans tous les climats, partout où il s'est établi ? L'Asie, l'Afrique, les Indes et la Chine, subissant actuellement la salutaire influence du Christianisme, l'Europe et l'Amérique nous en ont donné des preuves manifestes ; et bientôt dans les glaces du Nord, la lumière bienfaisante de la religion chrétienne, jaillira chez les peuples plongés dans la barbarie et l'ignorance.

La religion est donc nécessaire à l'homme soit considéré seul et relativement à son bonheur particulier, soit à la société à laquelle l'homme est destiné.

La condition *sine quâ non* de la stabilité de toute société humaine, c'est qu'elle ait la religion pour base.

Les épicuriens, en effet, les sceptiques, les pyrrhoniens, furent les plus inutiles et les plus ineptes de tous les hommes. Ils n'étaient bon qu'à déprimer la vertu et à tourner en ridicule le zèle du bien public.

Il est absurde aussi de dire qu'un homme doit suivre la religion dans laquelle il est né.

L'homme n'est-il pas tenu de servir Dieu de la manière que l'Être suprême a voulu ; or Dieu ne peut approuver un culte faux. Si un homme né dans une fausse religion sait ou même doute de la foi de ses pères, son devoir est, s'il veut être sauvé, d'embrasser la religion catholique qui seule est la véritable.

Sans remonter bien haut dans l'histoire moderne, ne voit-on pas trois hommes illustres, Newman, Manning et Wiseman, fouler aux pieds le respect humain, embrasser la religion catholique et s'intituler les défenseurs intrépides de notre foi ? C'est au sein de notre religion désormais qu'ils apprendront, de l'aveu même du protestant Guizot, que l'église catholique est la grande école du respect.

Mais abrégeons, la prospérité des sociétés modernes est donc due à l'influence et à la diffusion des doctrines évangéliques ; grâce encore au catholicisme la civilisation est arrivée à ces connaissances merveilleuses, à cette politesse, à ce bien-être au milieu desquels nous vivons.

Le catholicisme est donc une révélation de Dieu et il en est le fondateur. Il est la vraie religion ; toutes les autres ne sont que des inventions des imaginations détraquées de certains hommes entravés par la pure morale de l'Eglise catholique dans l'assouvissement de leurs passions.

Napoléon, cet étonnant génie fit cette réponse sublime à un individu nommé Marscria que Pitt, ministre anglais, avait envoyé à l'empereur des

Français, alors à Boulogne, qui avait la mission de lui proposer l'établissement du protestantisme en France :

“ Marseria, rappelez-vous ce que je vais vous dire et que ce soit votre réponse auprès de votre maître. Je suis catholique et je maintiendrai le catholicisme en France, parceque c'est la vraie religion, parceque c'est la religion de l'Eglise, parceque c'est la religion de la France, c'est celle de mon père, parceque c'est la mienne enfin, et loin de rien faire pour l'abattre ailleurs je ferai tout en mon pouvoir pour la raffermir ici.

Telle doit être notre réponse invariablement à tout solliciteur.

J. HORACE DAVID





CHRONIQUE

Deux empereurs. — Napoléon et Alexandre. — Le lyrisme d'un historien. — La vérité d'après les historiens. — Le livre de M. Vandal. — Les diplomates en Russie. — La comédie officielle. — Les qualités et les défauts de l'auteur. — Conclusion.

Napoléon, Consul et Empereur, a été pendant douze ans, le vainqueur du monde Européen. Cent *grandes victoires* sont là pour l'attester ! Austerlitz, Iéna, Eylau, Friedland, Wagram, etc... lui avaient soumis tous les peuples et livré toutes les capitales du continent.

Il constituait ainsi, par la multiplication de ses conquêtes, le faisceau des peuples et des forces qui, dans leur réaction, devaient le renverser ! Le conquérant, dans l'ivresse de sa gloire, ne comprit pas que l'extension prodigieuse de cette gloire changeait de plus en plus la mine qui allait broyer la France ! 1814 et 1815 éclatèrent en effet : *le monde Européen en entier, uni dans la honte de ses défaites*, comme écrivait naguère un admirateur enthousiaste de l'épopée impériale, se rua sur la France, s'abattit deux fois, lui donna un maître qui lui fut odieux parcequ'il avait été ramené par l'ennemi

A coté de lui, Alexandre, empereur de Russie, brilla d'un certain éclat Pendant la puissance de Napoléon Ier il se dit son meilleur ami et il voulut même lui donner sa sœur en mariage. Le choix d'une archiduchesse d'Autriche lui fut fort sensible et à partir de ce moment, il jaloussa la gloire de Napoléon. Enfin les calomnies de Talleyrand qui supposait toujours

des paroles hostiles et ironiques de l'empereur français contre le souverain moscovite, achevait la rupture et Alexandre fut le promoteur infatigable de la seconde croisade européenne contre la France, seul il mit cinq cent mille hommes en ligne !

C'est sur ces deux hommes, sur ces deux adversaires qu'un écrivain, M. Albept Vandal vient de publier une brillante étude qui a obtenu un rapide succès dû certes, en partie, à l'intérêt d'actualité que présente le sujet mais aussi au talent avec lequel il est traité.

Ce sujet, que précisait le sous-titre, " L'alliance Russe sous le premier empire " ne pouvait manquer d'attirer l'attention du public français en ces temps d'incroyable engouement où tout ce qui tient une plume dans la mère-patrie ne parle plus de l'autocrate russe sans une respectueuse émotion.

M. Vandal, tout en ne se permettant pas dans le cours de son ouvrage des allusions aux circonstances actuelles, ne se défend pas de chercher dans le passé *des avis* et *des leçons* : ils ressortiront tout naturellement de la réponse apportée par lui à ces questions générales qui résument le but de son étude : " Comment se forma l'alliance ? quelles en furent les vicissitudes ? Comment vint-elle à se dissoudre ? Pouvait-elle durer ?

* * *

Je ne discuterai pas, je n'exposerai pas même les considérations que l'auteur fait valoir, quoique j'en ai dit assez au début de cette chronique, pour l'indiquer à mes lecteurs, mais j'essaierai d'en saisir l'esprit, le caractère. et la portée, suivant l'historien.

Déjà dans l'avant-propos, une admiration sans bornes pour Napoléon s'affirme franchement, naïvement, dirais-je car elle met sur leurs gardes les lecteurs qui ne considèrent point comme un idéal l'époque brutale et servile de l'empire, et leur permet de transposer ce qui dans le récit touche à Bonaparte et de le baisser pour ainsi dire d'un ton.

Que dites-vous, par exemple, de cette lyrique déclaration chez un *historien* qui est censé représenter l'impartiale postérité.

" Les merveilles rencontrées à chaque pas, sous le règne de Napoléon renouvellent sans cesse l'admiration pour le génie qui les accomplit ou les suscita, dont le pouvoir magique exalta au suprême degré les qualités d'honneur de bravoure, d'obéissance et de dévouement qui sont bien celles de notre race, celui qui, après avoir reconcilié notre nation avec elle-même, en fit une armée de héros et éleva pour un temps le Français audessus de l'homme ? "

Oh ! la la ! Il trouve cette façon de parler absolument ridicule et je le dis !

Pour moi, je l'avoue, de pareilles phrases me font éprouver un besoin violent d'ouvrir les *Destinées de la poésie*, de Lamartine et d'y relire la vibrante protestation d'une âme noble, libre et féconde contre :

“ L'orgueilleuse stérilité de cette époque, contre ces hommes géométriques qui étaient parvenus à flétrir et à tuer en eux toute la partie morale, divine et mélodieuse de la poésie humaine.”

Et contre leur chef et leur inspirateur :

“ Il n'y avait pas une idée en Europe qui ne fut foulée sous son talon, pas une bouche qui ne fut baillonnée par sa main de plomb. ”

Ce sont là des apostrophes de poète, dira-t-on, de jeune poète qu'entraînait la passion et qui jugeait d'instinct, mais ce jeune poète avait vécu sous l'empire et il avait connu ces héros militaires que M. Vandal regarde comme élevés par Napoléon au-dessus de l'homme. Du reste les faits sont là ; nous possédons sur le grand despote des témoignages innombrables et de toute provenance ; et avant même que M. Taine eut réuni les plus éclatants, sinon les plus dignes de foi en un réquisitoire écrasant, tout esprit que n'aveuglait pas le parti pris pouvait se rendre compte de l'influence plutôt avilissante exercée par Bonaparte et constater que les héroïsmes suscités par lui avaient été intéressés ou instinctifs et de qualité, en somme, inférieur.

Cette admiration exagérée nous permettrait de recuser un historien qui prétendrait porter sur Napoléon un jugement d'ensemble, ou même apprécier une partie de son œuvre ; mais l'auteur de *Napoléon* et *Alexandre* s'est trop modestement défendu d'avoir cette prétention, il a trop nettement défini le but tout spécial qu'il se proposait, pour qu'on puisse lui aire un grief de ses sentiments personnels.

Certes, Napoléon n'est pas une figure ordinaire, je l'ai noté au début de ce travail, mais c'est justement pour ce motif qu'on lui doit toute la vérité et rien que la vérité — .

Il y a dans l'œuvre de M. Vandal trop de partialité, mais cette partialité ne nuit pas à la valeur de son récit. Il suffit qu'on soit averti des sentiments qui animent l'auteur pour opérer ainsi que je l'ai dit plus haut une transposition de ton et cette question est après tout, fort secondaire

*
* *

C'est que le livre dont je m'occupe et dont j'ai les meilleurs feuillets qui m'ont été adressés par les éditeurs, M.M. Plon et Nourrit, de Paris, est presque uniquement une histoire diplomatique, une très habile et remarquable mise en œuvre des documents conservés dans les archives de France et de Russie.

L'alliance franco-Russe, sous le premier empire, a produit en effet une littérature diplomatique particulièrement fournie et intéressante : comme les relations entre les deux empereurs avaient pris dès le début un caractère d'intimité, et, en apparence du moins, de confiance absolue.

Alexandre reçut les deux premiers envoyés de son allié, Savary et

Coulaincourt, moins en personnages officiels qu'en amis ; il les admit dans sa familiarité et entretint avec eux des rapports presque quotidiens.

Comme d'un autre côté Napoléon avait choisi ses envoyés dans son entourage immédiat et que poussés l'un par son instinct de policier, l'autre par son dévouement ils communiquaient tout ce qu'ils voyaient ou entendaient à un maître qui voulait tout connaître lui-même.

Dans les rapports qui lui étaient adressés tous les jours, les conversations du tsar sont reproduites textuellement avec l'indication de ses gestes, de ses intonations de ses attitudes, et, comme complément d'information des feuilles jointes aux rapports résumant les nouvelles de la cour et font parvenir à Paris quelques échos des conversations de St Petersburg.

Les documents diplomatiques des autres cours, des lettres du tsar et de son ambassadeur, la correspondance générale de Napoléon, enfin des mémoires privés ont permis à M. Vandal de contrôler et de compléter les détails circonstanciés fournis par les archives françaises.

Il a pu reconstituer ainsi, dans toutes ses fluctuations et dans toutes ses complications, la longue intrigue que fut l'alliance franco-russe, une intrigue amusante comme une comédie car sous des apparences de confiant abandon se cachaient deux rivaux qui jouaient serré, émouvante comme un drame ; car le sort de l'Europe était leur enjeu.

* * *

Pour débrouiller cette intrigue complexe, pour en pénétrer tous les secrets pour suivre la progression et les variations des idées chez ces personnages si divers il a fallu à l'auteur de *Napoléon et Alexandre Ier* beaucoup de perspicacité, de finesse et de subtilité. Il se joue avec une grande aisance au milieu de délicates analyses psychologiques, sachant à merveille éclairer ses documents les uns par les autres et surprendre jusqu'aux plus secrètes intentions de cette dramatique comédie.

Et comme il s'appuie toujours sur des documents émanant directement des personnages intéressés, le fond de son argumentation subsiste, même si l'on ne peut admettre toutes les appréciations personnelles dont il l'entremêle.

A ces qualités d'investigateur, l'auteur joint des qualités d'écrivain qui lui permettent de faire valoir les résultats de son enquête. Son récit toujours élégant et clair, s'anime de tableaux colorés, où l'on voudrait plus de détails réels, pittoresques, de ces détails qu'évitent en effet les documents diplomatiques.

Quelquefois son goût pour les formules brillantes l'entraîne à forcer un peu la note et à dire par exemple : " Napoléon, c'est l'action, Alexandre c'est le rêve. "

Il rencontre plus souvent encore des expressions très heureuses qui éclairent une situation, comme lorsqu'il appelle l'entrevue de Tilsit :

“ Un essai singulier d'alliance momentanée, doublé d'une tentative de séduction réciproque. ”

* * *

Ces qualités de fond et de forme donnent au livre de M. Vandal un caractère curieux et captivant : mais en le fermant je ne puis m'empêcher de formuler une objection qui s'adresse moins à lui qu'au genre même de l'histoire diplomatique. Que vous apprennent en réalité tous ces documents officiels : instruction, rapports, lettres et mémoires d'hommes d'État ? N'est-ce pas Napoléon qui appréciait le mérite d'un ambassadeur en disant de lui : “ Il ment très bien ? ”

M. Vandal, par exemple, ne se fait-il pas illusion quand, au sujet de ces fameux rapports qui reproduisent les conversations de St Petersburg, il écrit dans son avant-propos : “ C'est l'empereur Alexandre et l'ambassadeur de France que nous entendons parler à quatre vingts ans de distance, sans rien perdre de ces particularités de pensée et de langage qui sont souvent révélatrices des caractères ! ”

Même en supposant que les auteurs de ces rapports aient possédé une mémoire étonnante, qu'ils n'aient pas cherché à s'attribuer, après coup, plus d'esprit qu'ils n'en avaient eu devant le tsar et à prêter à celui-ci un langage conforme aux prévisions de Napoléon, peut-on considérer ces propos comme l'expression de sentiments sincères ?

D'une façon générale, est-il possible de trouver dans tout cet arsenal de la comédie officielle, même dans les instructions *secrètes* et les lettres *confidentielles*, les vraies intentions des acteurs.

Je ne le crois pas, et aucune sorte d'histoire ne peut nous révéler les causes complexes et profondes des agitations humaines. En tous cas, l'histoire diplomatique m'en semble plus incapable qu'aucune autre.

L'auteur de *Napoléon et Alexandre Ier* croit à l'histoire, puisqu'il est ou qu'il se dit historien ; il croit aux documents diplomatiques, puisqu'il en fait l'objet spécial de son étude ; et l'on ne peut, en tous cas, lui dénier le double mérite d'avoir écrit un livre solide au point de vue de la science historique et très intéressant pour tous ceux qui ne demandent qu'à être pendant quelques heures, captivés et charmés.

Napoléon et Alexandre Ier vaut mieux, au moins pour moi, que le dernier volume *l'Argent* de Zola, ou que *la Vie sérieuse de Catulle Mendès*, une vie qui ne l'est pas du tout... sérieuse, oh ! mais là, pas du tout !

L'AMOUR DE JACQUES

XIII

“ Toi, mère ! toi ! devant la porte ! ”

Et c'était vrai... Les mères ne sont pas si compliquées que les fils ; nous ne saurons jamais si cette nuit silencieuse avait parlé à maman Heurlin d'amour ou de foi ; je croirais plutôt que les étoiles passagères, les gros nuages frais, la brise, tout lui disait : “ Jacques, ” et qu'elle avait compris “ Attends ... ” Et sur le seuil de sa petite boutique, avec la lampe derrière, maman Heurlin, qui n'aurait pas dû avoir d'espérance, attendait tout dé même. Un cœur de mère n'a pas besoin de nos certitudes, à nous ; maman Heurlin avait fait le lit de Jacques, mis sa montre sur la table, préparé du beurre et du pain ; si Jacques n'était pas arrivé, eh bien ! elle ne se serait pas couchée, — voilà tout...

“ Mais va donc vite te reposer, mère... Va vite... ”

Elle ne répond pas ; elle l'embrasse, elle l'embrasse ! Puis, la porte poussée, elle l'embrasse encore, son petit : elle l'a embrassé cinquante fois — elle ne lui a pas fait une question.

Tout à l'heure en quittant Paris, Jacques avait ce prétexte de la montre

Il y avait songé encore en wagon ; et voilà qu'il n'y pensait plus du tout, oh ! mais du tout ! Etaient-ce ses réflexions pendant la marche ?

Etait-ce le charme bienveillant de cette nuit ? Au lieu d'explications, Jacques donnait des baisers. et des baisers encore au lieu d'excuses.

Seulement, quand maman Heurlin, qui l'a reconduit dans sa chambre, a voulu quitter le grand garçon revenu, le grand garçon ne s'est pas laissé quitter ainsi. Il avait le cœur trop gros, trop chargé de tendresses nouvelles ; et puis, quand on a trente-deux ans, que votre mère marche sur les soixante, il est peut-être temps de devenir l'ami intime de votre mère.

Alors, non pas pour se disculper, mais pour bien mettre tout son cœur dans un autre, Jacques a parlé, longuement parlé, tandis que maman Heurlin l'écoutait, toute surprise, et l'admirant jusqu'en son mal. Elle ne pensait au père ; songez donc ! quelle différence entre la conversation du cuirassier et tout ce que dit Jacques ce soir ! Sans doute c'est bien “ de Paris ” ces choses dont il a souffert ; elle, dans son village, n'a jamais rien soupçonné de cela ; personne autour d'elle, n'endura ces supplices ; mais, où leur raison ne comprend pas, le cœur des mères écoute, approuve, s'attendrit, pleure, et en aime deux fois plus fort. Celui-ci a vibré pour ces maux inconnus, tressailli à toutes ces incertitudes, à tous ces remous d'une âme douloureuse ; ces instants de haine, ces ambitions froissées, ce dégot

de l'amour vil, cette fatigue des mensonges, tout cela, la pauvre maman Heurlin ne le connaissait même pas de nom ; et en un instant parce que le fils lui en parle, tout cela, elle l'a fait le sien. Je crois bien que, ce matin encore, elle se sera endormie au chant du premier coq ; voilà qui n'est pas sain pour une campagnarde, et le vétérinaire vous la secourrait de la belle façon ; mais maman Heurlin, toute pleurante, est heureuse : c'était-il possible ? elle aime dix fois plus son fils ; et puis, — Savez-vous ? — le fils lui a promis, complètement promis de rester... Et, pour la première fois depuis dix-huit jours, le rêve de maman Heurlin n'est pas traversé par une maille, un adieu, des : " Hue, Dia ! " et des grelots de diligence.

XIV

Mais non, mais non certes ! il n'y aura plus d'adieu, plus de diligence ! Chérisv compte un campagnard de plus ; seulement si les payans n'étaient pas toute la journée au travail, ils remarqueraient que le campagnard, — jadis un grand fantaisiste, — reste bien fidèle à certaine route, passant devant certaine grille et certaine maison.

C'est pourtant là que Jacques, au crépuscule, se senti saisi, par un air entendu, d'une colère qui a bien manqué lui dicter des sottises. La grille est bien la même, la maison aussi, et surtout la voix... Et je vous réponds que Jacques la connaît, cette voix ! Il vous en détaillerait les moindres notes comme on aurait étudié, par le menu, toutes les gouttelettes de cristal d'un très frêle ruisseau. Il y a des gouttelettes plus pâles, d'autres plus brillantes, d'autres qui, à elles seules, font des minuscules cascades. Si vous mettiez Jacques sur ce sujet, est-ce coquetterie d'observateur ? est-ce passion de musicien ? mais il vous en dirait long sur cette voix : tant il est vrai que l'homme est changeant.

Vous connaissez de reste l'effet produit, pour la première fois, par cet air des *Lauriers* chanté au soleil couchant. Désolation, fuite, retour ; et le retour ne s'en était pas tenu à des conversations, même très tendres, même exquisés, avec maman Heurlin. Le lendemain du retour, — dès le matin, — nous aurions pu voir notre ami Jacques prendre, machinalement, une route déjà battue. Nous ne l'aurions vu s'arrêter ni devant la forge, pour admirer les éclats du fer rougi, ni devant le chantier de bois, où s'empilent les madriers et les troncs à l'écorce arrachée. Par exemple, la grille atteinte, Jacques a marché plus lentement, Jacques n'est pas allé beaucoup plus loin, Jacques a arrêté un paysan, sur la route, en l'interrogeant du geste. Il est revenu dans l'après-midi, a repassé au crépuscule.

(*A suivre*)

HENRY HAMILTON.

N. E. HAMILTON.

Henry & N. E. Hamilton

IMPORTATEURS DE

Marchandises de Hautes Nouveautés

Coin de la rue ST-JACQUES et de la PLACE VICTORIA

MONTREAL.

Téléphone Bell 999.

Téléphone Federal 609.

Perrault & Mesnard

Architectes

11 & 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES

Boîte 1414 Bureau de Poste.

Élévateurs.

Téléphone 696.

ROY & GAUTHIER

Architectes et Évaluateurs

180 RUE ST-JACQUES, Edifice de la Banque d'Épargne

Élévateur 4e plancher.

Chambres 3 et 4.

* ARTHUR DECARY *

PHARMACIEN

Produits Chimiques et Pharmaceutiques, Articles de Toilette et Parfumerie

AU COIN DES RUES ST-DENIS ET STE-CATHERINE

Téléphone Bell 6833.

Téléphone Fédéral 1829.

Spécialités : Émulsion Décary. — Corricide Décary. — Liqueur Hémallactique de Ruolz
Eau de Raifort iodé.

MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Unique dans son genre et pouvant rivaliser avec les meilleures revues de modes de Paris

Abonnement, \$3.00 par an

S'adresser : J. LESSARD & CIE

Boite 1110, Montreal.

LIBRAIRIE STE-HENRIETTE — G. A. & W. DUMONT

Littérature. — Piété. — Classiques. — Papeterie.

1826 Rue Ste-Catherine, Montreal.

Monongahela de Beaujeu

196 Rue Saint-Denis

Achète et échange vieux timbres, bouquins, documents historiques, etc

LE MONDE ILLUSTRE

Littérature, Sciences, Beaux-Arts, etc. - Paraissant le Samedi

Propriétaires : BERTHIAUME & SABOURIN

40 PLACE JACQUES CARTIER, MONTREAL

Le Stenographe Canadien

Abonnement : Un an, \$1.00 ; Six mois, 50 cts

BOITE 1587, MONTREAL, CANADA

AVIS IMPORTANT.

NOUS informons les hommes d'affaires, les membres du clergé et des professions libérales qu'il nous reste encore des exemplaires du **PLAN DE L'ILE DE MONTRÉAL**, par H. MALINGRE, et que nous les offrons en vente pour \$2.00 l'exemplaire.

Cette carte magnifique qui contient les numéros du cadastre, sera envoyé franco à la réception de \$2.00 en argent ou en timbres-poste.

Adressez toutes les communications à M. Isidore Crépeau, boîte de poste 1436, Montréal.

Les personnes qui désireraient se procurer ce plan devront se hâter de le faire, car le nombre des exemplaires est restreint.

A. BELANGER

OUVRAGES DE FANTAISIE

MEUBLES DE PREMIERE CLASSE

SPECIALITE D'AMEUBLEMENTS DE SALON.

1672, rue Notre-Dame
MONTREAL.

A. BONNIN & G. MANN, Architectes,

Chambres 213 et 214

Batisse ^{DE} LA **New-York Life**

MONTREAL.

Telephone Bell 2846.

La Banque Jacques-Cartier

Bureau Principal, MONTREAL

Capital payé - \$500,000. - Réserve - \$40,000

Directeurs : Alph. Desjardins, M. P., Président. A. S. Hamelin, Vice-Président. John L. Cassidy. Lucien Huot. A. L. de Martigny.

Bureau Principal : A. de Martigny, Directeur-Gérant. D. W. Brunet, Assistant-Général. M. Bienvenu, Inspecteur.

SUCCURSALE STE CUNEGONDE Coin des rues Vinet et Richelieu, (Bâtisses de l'Hôtel-de-Ville). G. N. Ducharme, Gérant.

Heures de Bureau : De 10 heures a. m. à 3 heures p.m. et de 7 à 8 heures p. m., tous les jours. — On reçoit des dépôts de 25 centins en montant.

L. E. N. PRATTE

Importateur de

Pianos et d'Orgues de Qualité Supérieure,

1676 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

MAGASIN DE CIGARES D'UNION.

Georges Stremensky

Marchand de Tabac et de Cigares

EN GROS ET EN DETAIL

1735, RUE Ste-CATHERINE, 1735.

Tabac Canadien une spécialité.

MAISON T. A. GROTHE

95½ RUE SAINT-LAURENT.

Cette maison de BIJOUTERIES, ORFÈVRES, etc., la rivale des plus grandes maisons du pays, offre en ce moment les articles suivant : Montres, Horloges françaises, Anneaux de toutes sortes, Epingles et Pendants d'oreilles, Chaines, Médaillons, Coutelleries, Articles de toilettes, et Chapelets en pierres précieuses.

N. B.—Une visite est sollicitée à l'occasion des avantages offerts en ce moment.

LOUIS BELANGER

AVOCAT

57, RUE ST-GABRIEL

MONTREAL.

O. M. LAVOIE, 1631, rue Notre-Dame
Peintre Décorateur de

Maisons, d'Enseignes, Imitateur, Blanchisseur, Doreur, Vitrier, &c.

Telephone Bell 1238.